





RELATIONS PRESSE

André-Paul Ricci et Tony Arnoux
6 place de la Madeleine 75008 Paris
Tél. 01 49 53 04 20
apricci@wanadoo.fr

PROGRAMMATION

Martin Bidou et Christelle Oscar
Tél. 01 55 31 27 63/24
Fax 01 55 31 27 26
programmation@hautetcourt.com

PARTENARIAT MEDIA ET HORS MEDIA

Marion Tharaud et Carolyn Ocelli
Tél. 01 55 31 27 32/44
Fax 01 55 31 27 28
marion.tharaud@hautetcourt.com
distribution@hautetcourt.com

DISTRIBUTION

Haut et Court
Laurence Petit
Tél. 01 55 31 27 27
Fax 01 55 31 27 28

Haut et Court présente

entre les murs

un film de Laurent Cantet

France - Couleur - 2008 - 2h08 - 35mm - Scope - Dolby SRD - DTS



sortie nationale le 24 septembre

www.entrelesmurs-lefilm.fr



synopsis

François est un jeune professeur de français d'une classe de 4^e dans un collège difficile.

Il n'hésite pas à affronter Esmeralda, Souleymane, Koumba et les autres dans de stimulantes joutes verbales, comme si la langue elle-même était un véritable enjeu.

Mais l'apprentissage de la démocratie peut parfois comporter de vrais risques.



Entretien avec Laurent Cantet et François Bégaudeau

Propos recueillis par Philippe Mangeot

Au tout début

Laurent Cantet. Avant le tournage de *Vers le sud*, j'avais eu l'idée d'un film sur la vie d'un collègue. Très vite, le projet s'était imposé de ne jamais sortir de l'enceinte de l'établissement. De plus en plus de gens parlent de « sanctuariser » l'école. Je voulais au contraire la montrer comme une caisse de résonance, un lieu traversé par les turbulences du monde, un microcosme où se jouent très concrètement les questions d'égalité ou d'inégalité des chances, de travail et de pouvoir, d'intégration culturelle et sociale, d'exclusion. J'avais notamment développé une scène de conseil de discipline, que je voyais comme une sorte de « boîte noire » du collège. À la sortie de *Vers le sud*, j'ai rencontré François qui présentait au même moment son nouveau livre, *Entre les murs*. Son discours était un contre-feu aux réquisitoires sur l'école d'aujourd'hui : pour une fois, un prof n'écrivait pas pour régler ses comptes avec des adolescents présentés comme des sauvages ou des abrutis. J'ai lu le livre, et j'ai eu immédiatement le sentiment qu'il apportait deux choses à mon projet initial : d'abord, une matière, une sorte d'assise documentaire qui me manquait, et que je m'apprêtais à constituer en allant moi-même passer du temps dans un collège ; et surtout, le personnage de François, son rapport très frontal avec les élèves. Il a ainsi condensé et incarné les différentes facettes de profs que j'avais d'abord imaginés.

François Bégaudeau. Le livre voulait documenter une année scolaire, au ras de ses expériences quotidiennes. Il n'y avait donc pas de ligne narrative claire, pas de fiction nouée autour d'une affaire particulière : il y avait bien des conseils de discipline, mais c'était tout au plus des faits parmi d'autres, qui suivaient chacun leur cours. Dans ce matériau, Laurent et son co-scénariste Robin Campillo ont tiré le fil qui les intéressait. Le livre était une somme de situations, ils en ont prélevé quelques unes pour les agencer en fiction ; il ne comportait pas de « personnages » à proprement parler, ils en ont constitués, parfois en opérant des greffes entre plusieurs gamins du livre.

Laurent Cantet. Nous voulions que ce fil narratif n'apparaisse pas immédiatement, et que des personnages se dessinent progressivement, sans qu'on les ait vus véritablement venir. Le film est d'abord la chronique de la vie d'une classe : une communauté de 25 personnes qui ne se sont pas choisies, mais qui sont appelées à se côtoyer et à travailler entre quatre murs pendant toute une année. Souleymane n'est d'abord qu'un élève de cette classe, à égalité avec les autres. Après une heure de chronique, une histoire « prend », dont il est le centre, et c'est seulement rétrospectivement qu'on se rend compte que tout était déjà en place.

François Bégaudeau. Pendant l'écriture du scénario, je suis surtout intervenu au titre de vigie documentaire. Certains épisodes pouvaient très bien fonctionner narrativement, mais me paraître improbables dans le réel de l'école : j'ajustais.



Laurent Cantet. Nous avons rédigé un synopsis initial, une colonne vertébrale du film, destinée à être irriguée et modifiée pendant toute l'année de préparation, selon un dispositif que j'avais déjà expérimenté pour *Ressources humaines*. Il s'agissait de partir d'un collège existant et d'engager dans le processus du film tous les acteurs de la vie scolaire. La première porte que nous avons poussée, celle du collège Françoise Dolto à Paris dans le 20^e arrondissement, a été la bonne (nous y aurions d'ailleurs tourné s'il n'avait pas été en travaux) : tous les adolescents du film sont élèves à Dolto, tous les profs y enseignent, Julie Athénol y est CPE, Monsieur Simonet principal-adjoint ; et à l'exception de la mère de Souleymane, dont le rôle est le plus fictionnel, les parents du film sont ceux des élèves dans la vie.

Acteurs nés

Laurent Cantet. Le travail avec les adolescents a commencé début novembre 2006, et a duré jusqu'à la fin de l'année scolaire. C'étaient des ateliers ouverts, chaque mercredi après-midi, à tous les élèves de quatrième et de troisième qui le désiraient. En comptant ceux qui ne sont passés qu'une seule fois, nous avons vu une cinquantaine d'élèves. La quasi-totalité de ceux qui forment la classe du film sont ceux qui se sont accrochés toute l'année : les autres avaient, pour la plupart, arrêté d'eux-mêmes.

François Bégaudeau. 25 sur 50, on est loin de ce qu'on entend si souvent à propos des castings d'adolescents : « on a rencontré 3000 gamins, et tout à coup, on a trouvé la pépite ». Mais non : des pépites, il y en a un peu partout.



Laurent Cantet. Tout au long de l'année, une classe s'est formée. François participait à tous les ateliers. Nous avons appris progressivement à les connaître et à fouiller avec eux ce qu'ils pouvaient greffer d'eux-mêmes sur les squelettes que nous leur proposons. Les personnages du scénario initial, qui n'existaient d'abord que pour les situations qu'ils pouvaient générer, se sont précisés. Le jeune Chinois du livre, par exemple, m'intéressait pour sa maîtrise encore fragile du français, et pour l'épisode de l'expulsion de ses parents : mais le Wei du film doit beaucoup à celui qui le joue ; nous n'avons pas écrit un mot de son autoportrait, ni du passage où il explique qu'il lui arrive d'avoir honte pour les autres.

François Bégaudeau. Dans le livre, Ming était très studieux ; il était mutique parce que concentré, et parce que redoutant les fautes de français. Wei est hyper-bavard : dès les premiers ateliers, il s'est lancé dans des monologues d'une demi-heure, sans aucun complexe sur un bilinguisme pas encore tout à fait au point.

Laurent Cantet. Tous les cas de figure se sont présentés, selon que les personnages étaient plus ou moins construits par la fiction. Arthur, le gothique, par exemple, n'était pas prévu par le scénario. Mais quelques semaines avant le tournage, la costumière est venue faire le tour de leur garde-robe : si l'un d'entre eux voulait devenir gothique, pourquoi pas ? Arthur s'est jeté sur la proposition. J'imagine qu'il y a là quelque chose qu'il aimerait vivre sans vraiment l'oser, il a sauté le pas dans la fiction. J'ai rebondi sur ce choix en demandant à sa mère d'en faire l'objet de sa discussion avec le prof.



C'est d'ailleurs la seule rencontre que j'ai réellement orientée : les autres parents ont eux-mêmes proposé les thèmes, en projetant sur les personnages les attentes qu'ils ont réellement face à leurs propres enfants.

François Bégaudeau. Pour les adolescents, la plupart de leurs personnages sont des compositions. À la sortie du film, on dira : « ces gamins sont formidables, mais ils ne sont pas à proprement parler des acteurs, s'ils sont naturels, c'est qu'ils jouent leur vie... » Rien de plus faux !

Laurent Cantet. Dans les improvisations en atelier, on essayait de les pousser aussi loin que possible dans une direction pour voir s'ils pourraient endosser telle ou telle scène. Un jour, j'ai demandé à Carl d'être très remonté contre le prof, et il nous a proposé une scène d'une violence inouïe. Quelques secondes plus tard, je lui ai suggéré une autre situation : il arrive d'un autre collège dont il s'est fait virer, il veut passer pour un gentil garçon. Et instantanément, il a composé un personnage mesuré, intimidé par François. La scène est d'ailleurs dans le film.

François Bégaudeau. Quand il s'est agi de tourner la scène de fin de cours où nous nous foutons sur la gueule, Koumba et moi, on a dit à Rachel qui joue le rôle : « sois bien chieuse, surtout ». Elle si agréable, si gentille, a embrayé à la demande.

Laurent Cantet. Celui qui a le plus composé son personnage est certainement Frank (Souleymane dans le film), qui est un garçon très posé, très doux, à l'exact opposé de son personnage. On a dû fabriquer avec lui cette image de petit dur ;

on l'a totalement « relooké », au point que lors du premier essai, il avait l'impression d'être déguisé ; c'est d'ailleurs ces costumes qui l'ont aidé à endosser le personnage. Au fil des scènes, il m'a surpris par la violence dont il se montrait capable. Esméralda, elle, est Esméralda : monolithique, parfaitement à l'aise dans le rapport de force et le conflit. Ce qui ne l'a pas empêchée d'intégrer toutes les consignes que je lui donnais. Je pense en particulier au récit qu'elle fait de *La République*. La veille du tournage, François lui avait parlé du livre qu'elle n'avait évidemment pas lu. Avant de lancer la caméra, je lui ai demandé d'évoquer Socrate comme si elle le connaissait personnellement, et, dès la première prise, elle nous a restitué une compréhension à la fois juste et lacunaire du livre. J'en ai éprouvé une très grande émotion, qui doit ressembler à ce que peut éprouver un prof dans de tels instants.

François Bégaudeau. Parallèlement à cette aisance dans l'improvisation, il faut souligner que lorsqu'une scène était trouvée, ils étaient capables de la refaire à l'identique, avec un naturel et une précision de jeu incroyables. Qu'il s'agisse des élèves ou des profs, je n'ai jamais eu le sentiment que quelqu'un ait été confronté à une impasse de jeu. Pialat disait : *on oublie toujours que les gens sont des « bêtes à jouer »* (c'est son expression).

C'est particulièrement le cas des ados du film, et peut-être de tous ceux de cette génération. Ce savoir-faire là, l'école l'affine, parce qu'elle est une incitation permanente au jeu de rôle, à la dissimulation, à la triche. Les mauvais élèves ont souvent ce talent-là, parce qu'ils doivent compenser leurs difficultés par la tchatche, par la mauvaise foi, par l'invention.





Laurent Cantet. Quand je demande à un collégien de jouer un collégien, à un prof de jouer un prof, je n'attends pas d'eux qu'ils se livrent tels qu'ils sont ; je suis très attaché à l'idée de récréation, de représentation de soi que le jeu implique. On peut ainsi construire des personnages basés sur l'image que les acteurs ont d'eux-mêmes, sur leur façon de parler, leur manière d'être. Les profs, par exemple, ont été comme les élèves, impliqués très tôt dans l'élaboration de leur personnage : au cours de séances d'improvisation, ils ont réfléchi ensemble aux différents enjeux des scènes, questionnant à cette occasion leurs propres pratiques, ou contestant parfois les propositions que je leur faisais. C'est l'une des phases les plus passionnantes d'un film, et cette construction a toujours quelque chose de mystérieux. Je ne mesure jamais la part exacte de ce que j'induis, et, quand une scène est tournée, j'ai toujours du mal à savoir qui a amené quoi.

La «tchatche»

Laurent Cantet. Les adolescents n'ont jamais eu le scénario en main. Or nous avons constaté, quand ils improvisaient à partir de situations que nous leur indiquions, qu'ils retrouvaient d'eux-mêmes certains échanges, certaines tournures, certaines expressions que François avait consignées dans son livre – comme si on avait affaire à des archétypes de la langue et de leurs préoccupations.

François Bégaudeau. La majorité des films sur l'adolescence la montrent plutôt mutique, à l'exception bien sûr de *L'Esquive*. Pour nous, pas d'hésitation : ce qui domine dans *Entre les murs*, c'est l'adolescence loquace et vivante plutôt que l'adolescence mélancolique et inhibée. Libre à chaque

spectateur d'imaginer Esméralda rêvassant seule dans sa chambre, le film ne la montre qu'en situation de classe, où sa présence fait d'elle un pur bloc de vie. Reste que, sur la question du langage, le film propose quelque chose d'un peu différent de celui de Kechiche. Le monde de *L'Esquive* est partagé entre ceux qui savent tchatcher en toutes occasions, et celui qui n'est pas dans la tchatche, et qui est donc perdant, scolairement et socialement. *Entre les murs* travaille au contraire sur la façon dont les lacunes du langage affectent tout le monde : tous les élèves sont susceptibles d'avoir des moments de maîtrise dans la tchatche, mais cela peut dérailler tout d'un coup – pour les élèves, mais pour le prof aussi.

Laurent Cantet. Il y a parfois une vraie jubilation langagière, même si ce qu'ils disent est grammaticalement peu conforme à ce que le prof attend d'eux. Et la minute d'après, ils n'y arrivent plus : « je sais très bien ce que je veux dire, mais je n'ai pas les mots ».

François Bégaudeau. On passe sans cesse de la fluidité à l'impuissance, et inversement. À sa façon, le film refuse les généralités : ni les lamentations sur le déficit supposé du langage des ados, ni l'émerveillement béat sur le formidable génie de « ces gens-là ».

Laurent Cantet. Tout le film est ainsi construit autour du langage. J'avais envie de filmer ces joutes oratoires si fréquentes dans une classe : peu important la force et la pertinence des positions, ce qui compte avant tout est d'avoir le dernier mot. C'est un jeu où les adolescents excellent, une espèce de rhétorique en boucle dans laquelle les profs

sont souvent amenés à entrer eux aussi. Il y a surtout les malentendus si fréquents qui font qu'on ne se comprend pas, ou qu'on ne se comprend qu'à moitié. C'est le quiproquo sur la signification du mot « pétasse » qui enclenche le conflit. Ou c'est le mot de trop prononcé par François lors du conseil de classe – ce « scolairement limité » qui, dans la bouche des déléguées, se résume à un inacceptable « limité » – qui va entraîner Souleymane vers le conseil de discipline.

Comment ça marche

Laurent Cantet. Je voulais que le tournage poursuive le travail d'improvisation des ateliers, avec la même liberté. La vidéo (haute définition) était donc indispensable. Je l'avais constaté pour *Ressources humaines*, le coût et la lourdeur du 35mm laissent peu de marge à l'improvisation ; du coup, les choses s'étaient un peu fossilisées au moment du tournage. Pour *Entre les murs*, je voulais au contraire pouvoir tourner en continuité pendant 20 minutes, même quand il ne se passait rien, parce que je savais qu'il pouvait suffire d'une phrase pour que cela reparte. Pour les scènes de classe, François commençait un cours sur un sujet donné ; il fallait qu'à un moment, un virage s'opère. On avait expliqué la situation aux deux ou trois élèves qui devaient porter la scène, en leur indiquant les charnières : lorsque François allait aborder tel sujet, ils devaient avoir tel type de réaction. Mais ils ne savaient pas comment on arrivait jusqu'à cette étape ; quant aux autres, ils découvraient les événements au fur et à mesure de la prise. François menait donc la scène comme on peut mener un cours, et je pouvais intervenir pendant les prises, ré-aiguiller la scène, demander à l'un de préciser une idée,



à l'autre de rebondir sur une remarque, etc. Chaque fois, c'était d'ailleurs impressionnant de les voir redémarrer instantanément, avec la même énergie que celle qui les habitait avant que je les interrompe, mais en intégrant parfaitement mes consignes.

François Bégaudeau. Évidemment, ce type de dispositif était spécialement adapté à une scène de classe : parce qu'un prof est réalistement fondé à donner la parole à des élèves, et même à la provoquer au moment adéquat. Même chose, bien sûr, avec les parents d'élèves. J'avais donc en tête la charpente que Laurent m'avait indiquée, et je faisais en sorte d'arriver aux moments charnières qui avaient été prévus.

Laurent Cantet. J'ai été très vite persuadé que le dispositif exigeait trois caméras : une première, toujours sur le prof ; une seconde, sur l'élève qui devait porter la scène que nous tournions ; et une troisième pour s'autoriser des digressions : une chaise en équilibre sur un pied, une fille qui coupe les cheveux de sa copine, un élève qui rêve puis se raccroche tout d'un coup au cours - les détails du quotidien d'une classe que nous n'aurions jamais pu reconstituer. Mais elle devait aussi pouvoir anticiper les prises de parole, les micro-événements susceptibles de faire basculer une scène. La salle de classe où nous avons tourné était carrée, nous l'avons transformée en salle rectangulaire, en ménageant un couloir technique de deux ou trois mètres. Les trois caméras étaient du même côté, avec une orientation toujours identique : le prof à gauche, les élèves à droite : on est donc très rarement dans l'axe des regards. L'idée était de filmer les cours comme des matches de tennis - ce qui exigeait de mettre le prof et les élèves à égalité.



J'étais face à mes trois moniteurs, et je soufflais aux cameramen d'aller voir ici ou là parce qu'il me semblait qu'il allait s'y passer quelque chose. Avec François, nous avons petit à petit appris à différer légèrement le moment où quelqu'un allait prendre la parole de manière intempestive, le temps que la caméra soit prête. La façon dont François menait chaque scène de l'intérieur, après que nous avons discuté ensemble de ses tenants et de ses aboutissants, exigeait une complicité que l'on atteint rarement entre un acteur et un réalisateur - en général, l'acteur fait ce que le réalisateur lui suggère - et même entre un scénariste et un réalisateur. Dans sa fabrication, *Entre les murs* est différent de tous mes autres films : il procède d'une responsabilité réellement partagée.

Le pari de l'intelligence

Laurent Cantet. Je voulais rendre justice à tout le travail qui se fait dans l'espace d'une école. Dans un cours, il y a toujours de l'intelligence en jeu - y compris dans les malentendus et l'affrontement. C'est cette intelligence que nous visions chaque fois que nous lançons une scène. Dans l'échange des répliques entre le prof et les élèves, entre les élèves entre eux, entre les profs, des idées sont mises en question, se comprennent ou se déplacent. Or cette façon de parier sur l'intelligence correspondait avec la façon très singulière, et très peu orthodoxe dont François exerce son métier.

François Bégaudeau. On s'est arrangé pour que les amorces de scènes correspondent à des moments de transmission classique de savoirs : la versification, le subjonctif, Anne Frank, etc. Puis cela dérive. Cette dérive, je l'assume volontiers comme pédagogue. Mais il y a là aussi un « effet de l'art »,

dans le film comme d'ailleurs dans le livre. Je veux dire par là que, même si on essaie de coller au réel et éventuellement à sa monotonie, un film et un livre se portent naturellement vers l'exception. À la sortie du livre, on m'a souvent dit : « c'est vachement animé, les cours ! » Mais c'est parce que j'ai retenu d'abord les moments où ça s'anime, parce que cela profitait au livre ! Quand tout le monde se tait, il n'y a pas de scène : dans les cours de 8h à 9h où les élèves dorment, il n'y a rien à voir et rien à raconter.

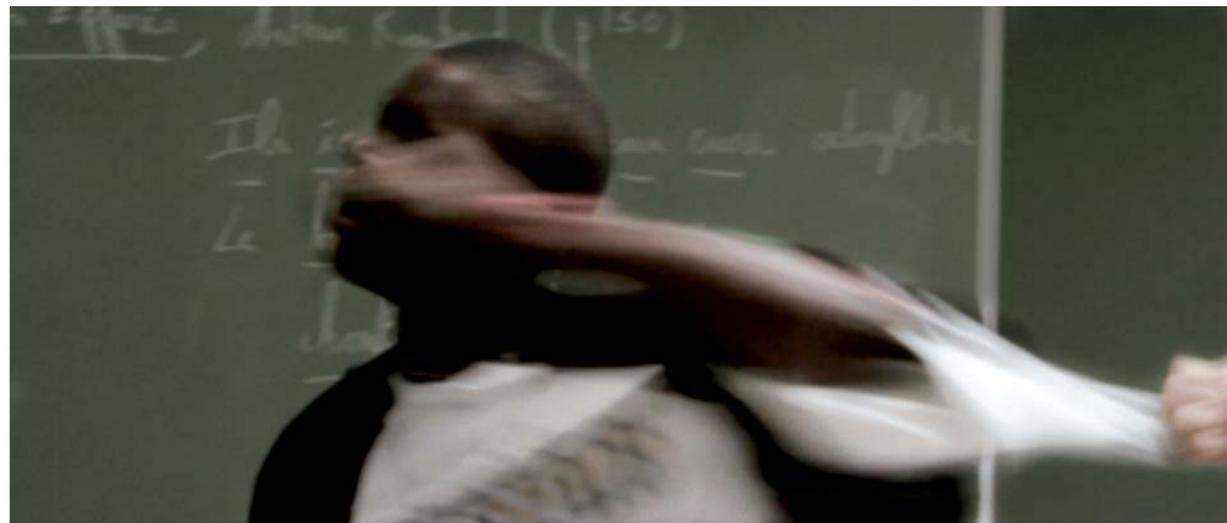
Laurent Cantet. C'est en tout cas ces moments de dérive qui m'intéressaient, et que le film défend. Peu de profs prennent autant de risques face à des élèves : le risque du dérapage, le risque de l'échec. Il est évidemment plus facile de dire qu'on a réussi à transmettre tel ou tel savoir parce qu'on a fait un cours magistral que de les y amener par la bande. Cela demande un sang-froid que beaucoup de gens reprocheront peut-être à François, mais surtout que beaucoup de gens lui envieront : il y a du Socrate chez cet homme-là !

François Bégaudeau. Rien que ça !

Du reste je n'ai pas calculé la référence à Socrate comme un clin d'œil, dans le livre. Il se trouve qu'une élève, un jour, est venue me parler de *La République*. Je l'ai juste gardée dans le livre comme un moment de grâce, et Laurent l'a voulue dans le film aussi.

Laurent Cantet. Elle tombe tellement bien que je me suis demandé, un moment, si elle n'était pas trop lourdement didactique. En tout cas, si on veut voir dans ce film une prise de position pédagogique, je l'assume complètement.





Quand le prof parle aux élèves comme il parlerait à des adultes, cela peut être dur, c'est souvent plus cassant que s'il prenait des gants, mais c'est une façon de leur reconnaître un rôle actif dans ce qui se joue dans une classe. Même chose avec l'usage de l'ironie, qui est une façon de solliciter chez les adolescents leur faculté de décoder. Cette envie d'en découdre qu'a souvent François me semble tout à fait respectueuse des élèves, parce qu'elle les considère comme des interlocuteurs qui en valent la peine. Sa pédagogie consiste à aller toujours « chercher » les élèves, même parfois là où ça fait mal, mais toujours aussi là où leurs raisonnements s'arrêtent un peu trop tôt pour être valides ou acceptables en l'état. Si on peut parler de démocratie à l'école, elle est là.

François Bégaudeau. Mon personnage est construit, bien sûr. Mais il y a quelques séquences que je revendique pleinement en tant que prof. Je pense à la scène où Souleymane me demande si je suis homosexuel. La plupart des profs auraient coupé court à la discussion, ou même demandé le carnet de correspondance. Pour ma part, j'envisage ce genre d'occasion avec gourmandise, parce que je me dis qu'il y a quelque chose à en tirer : faire son Socrate, mettre en boîte l'archaïsme de l'élève en question. Le contrat égalitaire est là : je vous chambre, mais j'accepte qu'à un moment vous me balanciez des sarcasmes, ou que vous me disiez que je suis pédé.

Pas de coupable pur

Laurent Cantet. Il n'était pas question pour autant de faire de François un super-héros. Quand on prend des risques, cela peut cafouiller, cela suscite des malentendus. Nous avons travaillé dans ce sens.

François Bégaudeau. Si on ne partait que sur les bases de l'aisance verbale et du répondant, on se retrouvait à faire un « Cercle des poètes disparus » de gauche, avec la valeur ajoutée du sérieux social façon Cantet. Or cela ne nous amusait pas du tout.

Laurent Cantet. Pendant les premières prises de la scène de confrontation dans la cour, François maîtrisait trop bien la situation. Je lui ai demandé de perdre le fil, d'être déstabilisé, parce qu'il sait qu'il a commis une erreur, et aussi parce qu'il est en minorité. Dans les conflits, le prof n'est pas tout le temps maître du jeu. En classe, il pose des questions qui vont jusqu'à l'os, mais les élèves ont aussi des questions qui le mettent en difficulté. Je pense en particulier à la scène où il en vient à répondre que la distinction entre langue écrite et langue orale est affaire d'intuition. On le voit alors à bout d'arguments, assailli de questions en chaîne auxquelles il est pourtant tenu de répondre.

François Bégaudeau. Il y a aussi le moment où il dit, après avoir demandé aux élèves de rédiger leur autoportrait : « votre vie est intéressante ». Pédagogiquement, il a raison de le faire. Mais Angélica, elle, a compris : « en fait, je n'ai pas l'impression que notre vie vous intéresse tellement que ça ». Elle a raison ! Tout le monde a raison dans cette affaire.

Laurent Cantet. C'est aussi le cas des profs, quand ils débattent entre eux de leurs propres pratiques. Quand ils discutent du conseil de discipline de Souleymane par exemple, leur point de départ est une évidence : Souleymane sera exclu. Mais cette évidence ne fonde aucune certitude.



Au contraire, personne ne paraît assuré de ce qu'il dit : on commence par affirmer quelque chose, on nuance dans la phrase suivante, si bien que ce qui vient d'être dit est complètement ébranlé. J'aime montrer « en temps réel » comment se produit une réflexion vraie. Cette scène permet aussi de brouiller la ligne de partage entre François et les autres profs : François est partie prenante d'une discussion commune, il n'est pas un contre les autres, il est un parmi les autres.

François Bégaudeau. Je crois que, conformément à une certaine tradition de cinéma français, *Entre les murs* est un film sans coupable pur.

Laurent Cantet. Le film ne cherche ni à ménager les uns, ni à charger les autres : ils ont tous leurs faiblesses et leurs fulgurances, leurs moments de grâce et de mesquinerie. Chacun peut faire preuve alternativement de clairvoyance ou d'aveuglement, de compréhension ou d'injustice. J'ai tout de même l'impression que le film dit quelque chose d'assez réjouissant : l'école, c'est effectivement parfois très chaotique, inutile de se voiler la face. On y vit des moments de découragement, mais aussi des grands moments de grâce, d'immense bonheur. Et de ce grand chaos, naît finalement pas mal d'intelligence.

François Bégaudeau. Ces moments sont suspendus à deux données : d'une part, un prof n'arrive pas toujours à créer un dispositif qui les permette ; d'autre part, on sait bien qu'à la fin la machine à trier fait son boulot. Mais c'est vrai qu'ils sont pour beaucoup dans le plaisir que j'ai toujours eu à enseigner.





Ou plutôt à me retrouver dans une salle avec trente gamins, et à essayer de réfléchir avec eux. Presque à égalité.

Laurent Cantet. Le contrat égalitaire entre le prof et les élèves se rompt dans le dernier tiers du film, autour de l'affaire du conseil de discipline, avec ce qu'elle suppose de hiérarchie et d'autorité. Mais il n'est pas annulé pour autant. Car tout le film a montré une utopie en fonctionnement. Non pas une vue de l'esprit, non pas l'affirmation de ce que l'École « devrait » être, mais l'expérimentation de ce qu'elle peut être. Et puis il arrive un moment où l'utopie vient se cogner contre une machine plus grosse qu'elle, contre quelque chose qui ressemble à ce qui se passe hors les murs. Cela n'empêche pas que quelque chose a eu lieu.

François Bégaudeau. L'école crée sans cesse des situations géniales ; mais on sait bien en même temps qu'elle est, au final, discriminante, inégalitaire, qu'elle fabrique de la reproduction, etc. Cette tension est celle du film. Plus généralement, je retrouve ce type de tension dans mes films préférés. Dans le présent de chaque scène, il y a tant d'énergie au travail que tout le monde est sauvé. Mais le mouvement du scénario fait qu'on s'achemine jusqu'à la rupture, l'impossibilité, la catastrophe. Chaque situation est une utopie mais la somme des situations est tragique. Or c'est exactement le cas dans le film de Laurent : on pourra y voir l'histoire d'un échec ; on pourra retenir au contraire les moments d'utopie concrète.



Laurent Cantet

est né en 1961 à Melle.

ENTRE LES MURS est son 5^e long métrage.

Filmographie

2008 **ENTRE LES MURS**

Festival de Cannes 2008 - selection officielle - en compétition

2005 **VERS LE SUD**

62^e Mostra de Venise - selection officielle - en compétition

2001 **L'EMPLOI DU TEMPS**

Lion de l'Année - 58^e Mostra de Venise

Louve d'Or - Festival International du Nouveau Cinéma de Montréal 2001

1999 **RESSOURCES HUMAINES**

César de la Meilleure Première œuvre 2001

Prix des nouveaux réalisateurs, Festival International de Cinéma de San Sebastian 1999

1997 **LES SANGUINAIRES**

Courts métrages

1995 **JEUX DE PLAGES**

1993 **TOUS A LA MANIF**

François Bégaudeau

est né en 1971 à Luçon. Enseignant en disponibilité, il est l'auteur aux Éditions Verticales de quatre romans :

Jouer juste (2003, Folio en octobre 2008), **Dans la diagonale** (2005), **Entre les murs** (2006 ; Prix France Culture - Télérama 2006 ; Folio, 2007), **Fin de l'histoire** (2007), d'une fiction biographique, **Un démocrate, Mick Jagger 1960-1969** (Naïve, 2005), et d'un essai collectif avec Arno Bertina et Oliver Rohe, **Une année en France** (Éditions Gallimard, 2007).

Il a dirigé le livre collectif **Le sport par les gestes** (Calmann-Lévy)

Il est collaborateur régulier de diverses revues :

Inculte, Transfuge, Playboy, Muze, Le Monde de l'Éducation.

Il est chroniqueur dans plusieurs émissions de critique à la télévision, et auteur d'une chronique sur le football dans le journal Le Monde.

Liste artistique

François Bégaudeau François

LA CLASSE

Nassim Amrabt	Nassim
Laura Baquela	Laura
Cherif Bounaïdja Rachedi	Cherif
Juliette Demaille	Juliette
Dalla Doucoure	Dalla
Arthur Fogel	Arthur
Damien Gomes	Damien
Louise Grinberg	Louise
Qifei Huang	Qifei
Wei Huang	Wei
Franck Keïta	Souleymane
Henriette Kasaruhanda	Henriette
Lucie Landrevie	Lucie
Agame Malembo-Emene	Agame
Rabah Naït Oufella	Rabah
Carl Nanor	Carl
Esméralda Ouertani	Sandra
Burak Özyilmaz	Burak
Eva Paradiso	Eva
Rachel Régulier	Khoumba
Angélica Sancio	Angélica
Samantha Soupirot	Samantha
Boubacar Touré	Boubacar
Justine Wu	Justine
Atouma Dioumassy	Représentant d'élèves
Nitany Gueyes	Représentant d'élèves

LES PROFS

Vincent Caire	Vincent
Olivier Dupeyron	Olivier
Patrick Dureuil	Patrick
Frédéric Faujas	Fred
Dorothée Guilbot	Rachel
Cécile Lagarde	Cécile
Anne Langlois	Sophie
Yvette Mournetas	Yvette
Vincent Robert	Hervé
Anne Wallimann-Charpentier	Anne

L'ADMINISTRATION ET LE PERSONNEL DU COLLÈGE

Julie Athenol	La CPE
Jean-Michel Simonet	Le principal
Olivier Pasquier	L'intendant
Stéphane Longour	Surveillant
Abdoul Drahmane Sissoko	Surveillant
Aline Zimierski	La cantinière
Silma Aktar	Femme de ménage
Marie-Antoinette Sorrente	Femme de ménage

LES PARENTS

Fatoumata Kanté	La mère de Souleymane
Cheick Baba Doumbia	Le frère de Souleymane
Khalid Amrabt	Le père de Nassim
Adeline Fogel	La mère d'Arthur
Lingfen Huang	La mère de Wei
Wenlong Huang	Le père de Wei
Sezer Özyilmaz	La mère de Burak
Marie-Laure Bulliard	Délégués des parents
Robert Demaille	Délégués des parents
Céline Spang	Délégués des parents



Liste technique

Réalisation	Laurent Cantet
Scénario	Laurent Cantet, François Bégaudeau, Robin Campillo
D'après le roman « Entre les murs » de François Bégaudeau (Editions Gallimard, Verticales, 2006)	
Produit par	Carole Scotta, Caroline Benjo, Barbara Letellier, Simon Arnal
Image	Pierre Milon, Catherine Pujol, Georgi Lazarevski
Directeur de production & 1 ^{er} assistant mise en scène	Michel Dubois
Conseillère artistique	Brigitte Tijou
Son	Olivier Mauvezin, Agnès Ravez, Jean-Pierre Laforce
Montage	Robin Campillo, Stéphanie Léger
Décors	Sabine Barthélémy, Hélène Bellanger
Costumes	Marie Le Garrec
Directrice de post-production	Christina Crassaris

Une coproduction Haut et Court, France 2 Cinéma. Avec la participation de Canal +, France 2 et Cinécinéma. En association avec les Soficas Cofinova 4, Soficinéma 3. Avec la participation du Centre National de la Cinématographie et le soutien du Fonds Images de la Diversité. Avec le soutien de la Région Ile de France. Avec la participation de l'Acisé - Fonds Images de la Diversité. Développé avec le soutien du programme Media de l'Union Européenne, du CNC, de la Procirep et de Cofinova.

Ventes internationales : Memento Films International.
Une distribution Haut et Court.

